

XYZ. La revue de la nouvelle

La fenêtre tatouée

Colette Larose



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, C. (1996). La fenêtre tatouée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 82–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La fenêtre tatouée

Colette Larose

Des pas troublent la quiétude du lieu. Un intrus ? Là où il se trouve, personne d'autre qu'Azalée n'est admise. Des pièces de métal s'entrechoquent. L'effort de concentration plisse le front de Marcel. Tout près, une clé dans la serrure. Il s'éloigne de sa fenêtre et arrive juste au moment où la porte de la chambre s'ouvre. Le rideau sur sa poitrine remue comme une eau agitée par un vent frisquet. Pourvu qu'Azalée l'attende.

— Bonjour Marcel, comment ça va, aujourd'hui ? Marcel répond par un sourire crispé. L'autre a beau s'adresser à lui d'un air détaché, il sait. Pas si fou que ça, Marcel ! Ce gars-là tente par tous les moyens de lui voler son Azalée. Il n'est pas le seul, d'ailleurs, mais ils utilisent des moyens différents. Laurent, lui, essaie d'intoxiquer Marcel. Tous les jours, et même deux fois par jour, il vient lui apporter de petites pastilles. Parfois le nombre varie, parfois les couleurs, mais toujours elles sont enveloppées des mêmes mots sucrés :

— Bonjour Marcel, comment ça va, aujourd'hui ? Tes médicaments.

Hypocrite ! Il y a longtemps que Marcel a compris. Sans dire un mot, il allonge le bras, ouvre la main, reçoit les pastilles empoisonnées. Il les porte à sa bouche, accepte le verre d'eau et procède à son tour de prestidigitation : le vider de son contenu, sans qu'aucune pilule ne suive le courant. Réussi ! Marcel sourit, satisfait. Déjà Laurent lui tourne le dos et quitte la petite pièce aveugle en marmonnant des mots que Marcel n'entend pas.

Aussitôt, il crache les dragées. La fenêtre. Il doit retourner à la fenêtre. Mais où est-il ? Il n'en sait rien. Sa seule évidence : il est séquestré par des individus qui veulent lui subtiliser son Azalée.

À son arrivée ici, une grande femme, jolie mais éteinte de partout, avait tenté de le convaincre qu'il était dans un hôpital psychiatrique. Déguisée en médecin, elle disait s'appeler docteur Dart, ce qui justifiait bien les drogues qu'on lui administrait. Il était donc malade et devait se laisser soigner, s'il voulait guérir et sortir de là. Marcel avait d'abord accepté, mais s'était vite rendu compte qu'il n'était pas dans une chambre d'hôpital puisqu'on l'enfermait à clé. Tout le monde sait qu'à l'hôpital, on ne ferme pas les portes à clé. Le docteur Dart avait ensuite tenté de le convaincre qu'il avait lui-même tué la sauvagesse, en plein bois en Abitibi. Il se rappelait bien avoir travaillé dans le Nord mais jamais, jamais il n'aurait fait de mal à son Azalée.

Docteur Dart et Laurent faisaient partie d'un complot, il en était de plus en plus convaincu. D'ailleurs, quand il prenait ces « médicaments », il n'arrivait plus à retourner à la fenêtre, à rejoindre son Azalée. Elle lui échappait et la seule idée de la perdre le révoltait. Un jour, Marcel, devenu furieux, avait bousculé Laurent et le contenu de son petit gobelet s'était répandu par terre. Il avait hurlé que jamais plus on ne lui ferait prendre ces cochonneries, qu'il avait tout compris, qu'il les dénoncerait à la police, qu'ils étaient tous des assassins. Laurent était sorti de la chambre précipitamment, avait appelé de l'aide et quelques secondes plus tard, les autres étaient accourus. Ils l'avaient empoigné rudement et immobilisé sur son lit avec des sangles. Très calme, docteur Dart était entrée avec une seringue. Marcel s'était débattu, avait crié avec l'énergie du désespoir : « Azalée, Azalée. » Avant de sombrer dans un sommeil profond, une pensée s'était gravée dans sa mémoire : il était prisonnier d'une bande de fous qui voulaient lui voler son Azalée.

Depuis, Marcel avait mis toute sa vigilance au service de son amour pour Azalée. Dans sa tête, une seule consigne : jouer au malade afin de les mystifier. C'était une question de survie et, chaque jour, il peaufinait son scénario. Il riait quand il retournait à la fenêtre rejoindre Azalée.

Laurent referme la porte à clé. D'un geste vif, Marcel se tourne vers la fenêtre, disparue. Il s'élançe, en direction du mirage effacé. Il court et l'angoisse rattrape ses pas perdus. Là ! La fenêtre ! Ses yeux s'embrouillent. À nouveau, elle glisse hors de sa vue. Pris d'égarement, il reprend sa course désordonnée. Sa tête a perdu le nord. Elle est remplie d'un nom qui trouble sa raison : « Azalée. » Il suffoque. La fenêtre. Il la voit. Oui, c'est bien la fenêtre, là, tout près, juste à sa gauche. Les rideaux battent au rythme de son cœur affolé. Azalée. Mais où est-elle ? Il l'appelle, lui crie avec douceur les plus beaux mots d'amour. Lentement, elle revient à la fenêtre tatouée sur sa poitrine. Il aime se réfugier à l'intérieur, dans son chez lui. Elle, le plus sérieusement du monde, s'approche de la fenêtre, colle son nez sur son sein gauche et lui fait la conversation. Elle rit, Azalée. Il ne sait pas pourquoi, mais il aime cette musique qui lui défripe la peau de l'âme. Le temps s'évanouit. Rien ne subsiste en dehors de cette fenêtre, en plein centre de lui-même.

Azalée, mon Azalée, c'est plus possible. Ils vont finir par me rendre fou. Un jour je n'arriverai plus à te retrouver. Ils auront gagné la partie et j'en mourrai.

Elle s'est glissée par la fenêtre. Sans un mot, il touche son ventre lisse et doré, colle l'oreille sur l'œil de son nombril et écoute sa vie. Elle caresse ses cheveux et lui chante une berceuse dans sa langue amérindienne. Marcel cherche dans cette mélodie le courage de lui parler. Il faut partir, ma fleur. C'est devenu trop dangereux ici. J'ai peur. Il faut s'enfuir, mon Azalée. Elle sourit et continue à fredonner. Elle a compris et a dit oui.

Il se redresse, la regarde et admire son calme. N'est-elle donc jamais effrayée ? Azalée se lève, lui tend sa fine main aussi chaude que son ventre, enferme la sienne et la réchauffe. Avec la détermination des guerrières, elle l'entraîne, d'instinct, sur le chemin qui mène à la liberté.